

La pensée de Bataille peut-elle nous aider à nous libérer de la cage ?

Andreu Solé

Professeur émérite HEC Paris

Les sociétés qui continuent de s'afficher modernes, développées et démocratiques apparaissent, de plus en plus, à leurs membres comme destructrices de vies humaines et de la nature – d'où le choix de plus en plus de personnes de ne pas faire d'enfants afin de ne pas ajouter aux souffrances humaines. Et beaucoup se persuadent qu'il n'existe pas d'alternative. Cette sensation d'être enfermé dans une cage provoque une démoralisation qui nuit à la santé. L'image de la cage, je l'emprunte à Max Weber qui, à la fin de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, après avoir souligné la victoire du capitalisme, a cette remarque : « *Nul ne sait encore qui, à l'avenir, habitera la cage* ». De quoi les barreaux de notre cage sont-ils faits ? Forte et répandue est la conviction qu'ils sont surtout de nature économique - fait à relier à l'intense et permanente propagande des gouvernements, relayée par bien des journalistes et économistes, visant à faire croire que les vies humaines sont - naturellement - sous contraintes économiques (la concurrence, le marché, la nécessité pour les entreprises de faire du profit, la « mondialisation », la dette publique, etc..).

Dans l'œuvre de Bataille, c'est à sa critique de l'économie (présentée, notamment, dans *La part maudite*, *L'économie à mesure de l'univers*, *La limite de l'utile*, *Le sacrifice*) que je me suis intéressé. Rares ont été les économistes à la prendre en considération et il est symptomatique que François Perroux, après plusieurs échanges avec Bataille, finisse par déclarer qu'il n'arrive pas à comprendre son point de vue¹. Pourtant, son argument essentiel est on ne peut plus clair : à l'économie, Bataille oppose la vie – qu'il associe à : énergie, excès, fête, dépense inutile, irrationnel, inexplicable, désordre, plaisir. Aujourd'hui, des travaux d'économistes rejoignent, en partie, cette critique radicale ; c'est le cas, notamment, de ceux de René Passet consacrés à l'élaboration d'une approche articulant l'économie et le vivant². Par ailleurs, pleinement justifiée, me semble la critique de Baudrillard : Bataille pense trop avec le vocabulaire de l'économie³. Bataille distingue l'« économie restreinte » (la conception spontanée de l'économie) et l'« économie générale » (expression de la vie) mais il ressort - c'est la limite fondamentale de sa critique - qu'il n'arrive pas à imaginer une société sans économie (« restreinte »). Cet inimaginable est partagé par la plupart des chercheurs en sciences humaines, l'explication la plus subtile étant celle de Karl Polanyi : dans les sociétés ayant précédé la nôtre, l'économie est « encastrée » dans les autres dimensions de la société, par conséquent invisible. Bataille demeure au milieu du gué, telle est du moins mon image.

Ma thèse - notre cage est la croyance que notre société tient sur la « réalité économique », réalité qui s'impose aux hommes – renvoie à une série de questionnements et débats. Cette « réalité » est-elle présente dans toutes les sociétés ? Elle suppose l'argent, or la plupart des sociétés inventées par les hommes sont sans argent. L'argent implique-t-il la « réalité

¹ De March, « Un "Non Savoir" économique ? », dans *La Part maudite de Georges Bataille* (sous la direction de Christian Limousin et Jacques Poirier), Classiques Garnier, 2015, pages 119 à 134.

² René Passet, *L'Economique et Le Vivant*, Editions Economica, 1996.

³ Jean Baudrillard, « Quand Bataille attaquait le principe métaphysique de l'économie », *La Quinzaine littéraire*, 1^{er}-15 juin 1976 (<https://cairn.info/revue-lignes-2010-1-page-149.htm>)

économique » ? Le cas de la Grèce de Platon – on utilise l'argent mais cette « réalité » est absente - atteste que l'argent est une condition insuffisante. Que manque-t-il ? La réponse est condensée dans un commentaire de Marcel Mauss : « *Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme un "animal économique".* »⁴ Autrement dit, pour qu'il y ait « réalité économique », il faut des hommes se concevant comme des « êtres économiques ». Il s'agit d'humains qui, notamment, travaillent pour toucher un salaire grâce auquel ils peuvent acheter les marchandises (biens et services), nécessaires à la satisfaction de leurs besoins ; ils craignent le chômage et calculent pour savoir s'ils peuvent partir en vacances. Louis Dumont souligne la relation économie-individu : un « être économique » se pense comme un individu, c'est-à-dire un humain égoïste, en concurrence avec les autres⁵. Du temps de Platon, les Athéniens ne se conçoivent pas comme des individus, ils vivent comme des membres d'une communauté - leur cité. Les hommes en question, c'est nous. Toute société tient sur une conception de l'homme, la nôtre repose sur celle qui fait de nous des animaux économiques. Supposer de l'économie dans les autres sociétés, c'est projeter sur elles une composante spécifique à notre société - la « réalité économique » ; c'est un réflexe ethnocentrique. Quelle est la réalité de la réalité économique ? Qu'est-ce que la réalité ? Peut-on la connaître ? Soulever ces questions, c'est s'engager dans des débats épistémologiques anciens et sans fin. Selon le point de vue réaliste, la réalité c'est des faits extérieurs aux hommes, que ceux-ci peuvent décrire, connaître. Contre le réalisme, Emmanuel Kant, notamment, soutient que l'esprit humain ne peut pas atteindre la « chose en soi », la « vraie réalité » indépendante de notre esprit. J'adhère à la sobre formulation de Démocrite : la vérité est au fond du puits. D'après le point de vue « constructiviste », ce que nous appelons « réalité » est une construction, une invention, de l'esprit humain. A l'instar de Dieu, la « réalité économique » est une création de l'imagination humaine.

Quand et où cette « réalité » fut-elle inventée ? Entre le XI^e et XIII^e siècle, en Europe, des philosophes catholiques, les scolastiques, débute le travail de création de cette réalité. Ils débattent du « juste prix », du « juste salaire » ; Thomas d'Aquin fournit la première justification du prêt à intérêt, expliquant que la somme supplémentaire à rembourser rémunère le risque encouru par le prêteur⁶. Ce travail se poursuit durant des siècles, jusqu'à *La Richesse des nations* (1776) d'Adam Smith pour l'essentiel. Les hommes ne vivent pas dans *la réalité*, ils habitent *les réalités qu'ils inventent*. Dotés d'une imagination sans bornes apparemment, ce sont des « créateurs de réalité » ; leurs imaginables et inimaginables évoluent, se reconfigurent, basculent⁷. Des hommes se sont libérés de la réalité appelée Dieu, peut-on exclure que d'autres en fassent de même avec la « réalité économique » ?

Demeurant prisonnière de la croyance en l'existence d'une « réalité économique », la pensée de Bataille ne nous libère pas de notre cage ; toutefois, en introduisant l'argument disruptif que l'économie empêche le déploiement de la vie, qu'elle rabougrit les vies humaines, elle invite, implicitement, à s'interroger sur l'accès à l'autre rive : une société anéconomique, inimaginable aujourd'hui, peut-être pas demain.

⁴ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Editions PUF, collection « Quadrige », 2003, p. 271.

⁵ Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Le Seuil, collection Points Essais », 1983.

⁶ Joseph Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*, Tome I – L'âge des fondateurs, Editions Gallimard, collection « tel », 1983.

⁷ Andreu Solé, *Créateurs de mondes. Nos possibles, nos impossibles*, Editions du Rocher, 2000.